

avaient ouï-dire, ou seulement d'après la renommée ou la tradition populaire; fondement le plus fragile du monde pour des faits de cette nature. S'il se trouve, en Europe, quelque tradition qui autorise la forme gigantesque, c'est celle qu'on conserve, en Allemagne, du fameux Roldan, Orlan ou Roland, terrible guerrier du temps de Charlemagne, dont il était le conseil. On voit, dans cette contrée, différentes statues de grandeur énorme, qu'on dit être précisément de la taille de ce héros, et qu'on donne pour ses portraits. Cependant, Philippe le Camerier assure avoir entendu dire, par des personnes dignes de foi, que François I<sup>er</sup>., roi de France, curieux de savoir si ce qu'on disait de la stature de Roland était véritable, fit ouvrir le tombeau de ce prince; qu'on y trouva des os entièrement pourris et consommés; mais que son armure de fer, c'est-à-dire, sa cuirasse, était entière; que le roi s'en couvrit lui-même, et qu'elle n'excédait que de très-peu la taille de ce monarque. Il en résulta que la tradition était fabuleuse, puisque le roi François n'excédait pas de beaucoup la taille ordinaire.

De-là l'auteur examine la foi qui est due aux bruits publics. *Tout le monde le dit*: cette expression vague n'est que trop usitée parmi

les gens crédules ; mais , répondrais-je , avez-vous pris la déclaration de tout le monde ? Non , nous avons recueilli , dans quelques petits cercles , un fait qu'on nous a dit être généralement connu. Et , avez-vous même demandé , à ceux qui le répétaient , s'ils le jugeaient certain , douteux ou faux ? Nous n'avons fait aucune de ces informations , parce que nous n'y avons aucun intérêt..... Vient-on à l'analyse de la voix publique ? On trouve dans beaucoup d'occasions que personne n'assure ce qu'elle annonce. Demandez à celui-là ou à cet autre , de quelle personne ils l'ont appris , et s'ils le savent certainement : ils répondent qu'ils l'ont entendu dire à d'autres , et que , pour la vérité , Dieu la sait. Si toutefois j'ai le bonheur de remonter à la source de telle ou telle illusion , je découvre alors que ce grand ruisseau vient d'un marais ; que la fable prit naissance d'une femmelette , d'un ivrogne , d'un imposteur , d'un imbécile ou d'un méchant. Il serait facile d'accumuler des exemples de faits universellement reçus , uniformément autorisés par la voix publique , et qui pourtant étaient faux dans tous les points. On sait quelle sensation causa dans toute l'Espagne , le prétendu miracle d'Oviédo. La relation en fut imprimée dans plusieurs villes de

ce royaume ; elle portait expressément , qu'une dame des environs d'Oviédo , qui avait son mari aux Indes , qui ne recevait de lui aucune nouvelle depuis long-temps , et qui ne pouvait l'aller rejoindre faute de moyens , était allée au couvent de Saint - François , faire sa prière devant l'image de Saint - Antoine de Padoue ; qu'elle pria le Saint d'intercéder pour elle auprès de Dieu , pour lui procurer , et des nouvelles de son mari et quelques secours dans ses nécessités ; que le jour suivant , étant revenue faire la même prière , elle vit que l'image tenait une lettre à sa main ; elle vit aussi un paquet volumineux et pesant dans la manche de l'habit qui couvrait cette image. Le sacristain arriva en même-temps ; ils examinèrent ensemble la lettre et le paquet. La lettre venait des Indes , le mari de la dame lui marquait qu'il lui faisait remettre cent piastres par son correspondant , et l'on trouva effectivement les cent piastres dans la manche du Saint. Cette relation arriva ici , imprimée de Séville , avec des circonstances si précises et si caractérisées , qu'elle fut accueillie par-tout comme authentique , excepté dans la ville où devait s'être passé le prétendu miracle. On citait le nom de baptême et de famille du mari et de la femme. Cependant il fut bientôt

prouvé qu'il n'y avait ni homme ni femme de ce nom aux environs d'Oviédo ; mais le miracle s'était répandu jusques chez les nations voisines. Les magistrats d'Oviédo reçurent, plus d'un an après, une lettre du magistrat de Strasbourg, par laquelle il demandait qu'on lui envoyât des témoignages authentiques de la vérité de ce fait, afin de confondre, par leur moyen, l'opiniâtreté des hérétiques. La ville répondit, comme elle le devait, que le miracle était supposé.

N'a-t-on pas vu toute la France émerveillée des admirables découvertes que faisait Jacques Aymar, par le moyen de la baguette magique ? Tout le monde en parlait comme d'une chose qui ne faisait pas le moindre doute. On citait plusieurs témoins oculaires ; enfin, on découvrit que tout cela n'était que fourberies. Observons ici que notre siècle, si éclairé, aurait pu fournir au père Fei-jo un autre exemple de la même espèce. Il n'eût pas manqué de joindre à l'homme qui, au moyen d'une baguette, se flattait d'indiquer les trésors souterrains, le petit Marseillais, dont l'œil perceait, disait-on, la terre pour découvrir une source d'eau. L'un et l'autre ont fortement occupé leurs contemporains, alimenté les gazettes du temps, et donné matière à quelques dissertations profondes.

Notre auteur cite encore un exemple de crédulité populaire, et c'est aussi chez nous qu'il le puise. On a cru, dit-il, pendant plusieurs siècles, qu'il existait en Dauphiné une montagne renversée de fond en comble; c'est-à-dire, dont le faite originel formait la base, et dont la base primitive était devenue le faite. Cette partie ayant deux mille pas de circuit, et l'autre seulement la moitié. Mais, au commencement de ce siècle, l'académie royale des sciences de Paris ayant formé, parmi tant d'autres projets utiles, celui d'examiner les merveilles naturelles que renferme la France, on reconnut alors, d'après un examen scrupuleux, que le Dauphiné n'offrait aucune montagne de cette espèce. Il fut vérifié que celle qu'on avait surnommée la montagne inaccessible, qui est située à huit ou neuf lieues de Grenoble, n'est autre chose qu'un rocher planté sur le sommet d'une montagne ordinaire, et que ce rocher n'avait ni la figure, ni la moindre apparence d'une pyramide renversée.

---

## L E T T R E L.

RÉCONCILIATION ENTRE LE GÉNIE , L'ESPRIT ET LE  
GOUT. MORCEAU TRADUIT D'APRÈS GABRIEL DE  
MIRANDA.

---

**I**L y a peu de jours que , par le plus grand hasard du monde , le Génie , l'Esprit et le Goût se rencontrèrent sur la même route. Il est rare qu'ils se rapprochent ainsi , et plus rare que ce soit pour long-temps. Où va *Monsieur* , demanda le Génie à l'Esprit ? Je n'en sais rien , répondit-il ; je vais , je viens , je me promène , je m'égare , je voltige , tout chemin me conduit à mon but , et rarement on m'arrête au passage , quoique bien des gens soient là pour me guetter.

Vous n'êtes que mon frère cadet , ajouta le Génie , et je suis las de vous voir usurper mon rang dans le monde. Je n'usurpe rien , répliqua l'Esprit. Est-ce ma faute si votre éternel sublime ennueie jusqu'à vos sectateurs ? si vous dédaignez tout moyen de plaire , et si votre cothurne antique est passé de mode ? Interrogez le Goût , notre frère puîné , que vous consultez si rare-

ment, il vous dira que sans lui, et même sans moi, vous serez toujours négligé du plus grand nombre.

L'Esprit a raison, dit alors le Goût d'un ton modeste; je ne sais point imaginer comme votre *excellence*, ni embellir comme sa *seigneurie*; vous êtes riches l'un et l'autre, et moi je ne suis que l'économe de vos richesses; mais sans moi vous n'en ferez jamais un bon usage.

Passé encore pour le Goût, ajoute le Génie, je le consulterais volontiers, s'il était moins timide. Il me gêne dans presque toutes mes opérations. Il chicane sur une expression, sur une pensée, sur une image. Ai-je pris l'essor? Il prétend régler mon vol, et me force à descendre lorsque je brûle de m'élever. Ce n'est pas tout, il me cite à son tribunal, et refuse de comparaître au mien.

Je le connais, ajoute l'Esprit, il sera ferme dans ces deux prétentions; et quant aux autres, comparez ce que vous avez fait sans son aveu. La question sera décidée par le résultat de l'examen.

Et toi, interrompit brusquement le Génie, faudra-t-il te consulter? Je crains fort que tu ne viennes gâter mon sublime, et énerver ma vigueur.

Pour votre sublime gigantesque , je vous l'abandonne ; il n'y a point là de quoi disputer. Mais il en est un qui vous échappera toujours , si je ne vous seconde quelquefois : c'est le sublime naïf , le plus rare et le plus sublime de tous. On étonne aisément l'imagination d'autrui à force de tourmenter la sienne. On paraît grand , parce qu'on a perdu terre. Mais être grand sans faire aucun effort pour s'élever ; ne parler à la réflexion que son langage et l'étonner sans qu'elle cesse de nous suivre et de nous comprendre ; embellir ce qui a besoin d'être orné ; offrir , sous l'aspect le plus frappant , ce qui le serait moins sous une autre face ; ne présenter qu'à demi ce qui perdrait à être offert en entier ; savoir ne pas tout dire , et savoir tout dire à propos ; distinguer ce qui est grand d'avec ce qui n'est qu'ambitieux , ce qui est simple d'avec ce qui est trivial ; voilà ce qui vous manque , et ce que vous n'eûtes jamais qu'en vous concertant avec nous.

Je pense aussi , répliqua le Génie , que vous ne feriez pas mal de vous concerter plus souvent avec moi. Si , quelquefois pour mon bien , vous me coupez un peu les ailes , j'aurai soin , de mon côté , d'ajouter quelques plumes aux vôtres. Soit , reprirent l'Esprit et le Goût. — L'accord se



fit entre eux, et nous en attendons les fruits ; mais on craint qu'il ne soit rompu avant leur maturité.

---

## LETTRE LI.

OBSERVATIONS FAITES, EN ESPAGNE, SUR LA DÉCLINAISON  
DE L'AIGUILLE AIMANTÉE , DANS LES ÉCLIPSES DE  
SOLEIL ET DE LUNE.

---

ON doit ces observations à feu don Félix de Mendoca , qui habitait Valence. Elles furent faites sur deux boussoles dont les aiguilles aimantées étaient d'environ six pouces. Don Félix prétend qu'ayant observé , à plusieurs reprises , dans une année , ces deux boussoles , il observa que la déclinaison qu'elles marquaient était toujours plus grande le jour qu'il y avait éclipse de soleil , sur-tout si cette éclipse était visible à Valence , où il faisait ses observations. Il ajoute qu'il s'en est aperçu , pour la première fois , à la grande éclipse que nous eûmes , en 1764 , et qu'il a remarqué la même variation à toutes les éclipses solaires des années suivantes.

Il croit , dit-il , pouvoir encore avancer que , tandis que le soleil était éclipsé , il a cru sentir dans l'atmosphère une espèce de frémissement particulier , qui se dissipait peu à peu et à mesure que l'éclipse s'évanouissait. C'est même à cette cause qu'il aurait attribué le plus volontiers la variation dans les aiguilles aimantées. Il soutient encore que l'électricité diminue sensiblement pendant ces momens-là. Enfin , il ajoute avoir répété les mêmes expériences toutes les fois qu'il y a eu une éclipse de lune , mais que ces aiguilles n'avaient pas indiqué plus de variation pendant l'éclipse qu'auparavant.

C'est aux physiciens observateurs à suivre cette découverte. Elle ne se borne pas simplement à satisfaire la curiosité ; on sent combien elle peut être utile à tous les navigateurs. Elle paraît d'ailleurs avoir échappé jusqu'à présent à nos compatriotes ; mais s'ils parviennent à en découvrir la véritable cause , ils n'auront point à regretter de n'en avoir point remarqué plutôt l'effet.

---

## LETTRE LII.

FRAGMENT DE DON FRANÇOIS QUÉVEDO.

LES Espagnols , mon ami , font grand cas de cet écrivain , qui fut tour à tour , et souvent à la fois dans un même ouvrage , théologien , philosophe , moraliste , politique , satirique. Il osa attaquer l'administration du comte - duc d'Olivarès. Ce ministre venait d'accroître arbitrairement la valeur des monnaies ; c'était réellement l'affaiblir. Quévedo lui en fit l'observation dans un pièce de poésie. Les raisons du poète étaient excellentes ; mais le ministre , au lieu d'en profiter , trouva plus commode de l'envoyer en prison.

Jamais écrivain n'a peut-être reçu autant d'éloges de ses compatriotes que Quévedo. Un d'entr'eux n'hésite pas de placer ses écrits légers et enjoués au-dessus de tout ce que l'Europe a produit de mieux en ce genre , sans même excepter l'Italie , qui , pourtant , avait déjà produit l'Arioste.

Je n'imiterai point cet enthousiasme exagéré ; je dirai plus , c'est que Quévedo exagère lui-même tout ce qu'il veut peindre ; qu'en général ses tableaux sont trop chargés ; qu'il est quelquefois moins gai que bouffon , moins saillant que burlesque , moins piquant que cynique. Ce qui lui sied le mieux est le ton grave , et surtout le ton grondeur.

Un triste exemple à citer , c'est que le poète ne sortit de prison qu'après la disgrâce du ministre. Il en sortit malade , et jamais , depuis , sa santé ne put se rétablir. Il languit pendant plusieurs années , et mourut en 1647.

Le lambeau que je vais vous traduire est tiré d'un ouvrage de cet auteur , intitulé *le fin Ma-zois*. Son vrai titre serait plutôt *l'habile Escroc*.

Le nom de ce héros est *Taquin*. Il est supposé écrire lui-même sa vie. En voici quelques circonstances , et voici comme il juge la cour :

« C'est , dit-il , un pays où se trouvent tous  
 » jours les hommes les plus vains , les plus  
 » riches , les plus pauvres , les plus sots , en  
 » un mot , tous les extrêmes. On y souffre les  
 » méchans , et on y fait peu de cas des bons.  
 » Il y a encore une sorte de gens dont on ne  
 » démêle ni l'extraction , ni la famille , ni  
 » même au juste l'existence ; l'industrie est

» toute leur ressource. S'ils font quelquefois  
» l'amusement des enfans de Plutus, sur-tout  
» à table, ils sont, dans bien d'autres oc-  
» casions, la terreur des festins, le fléau des  
» tables somptueuses et l'épouvante des dîners  
» bourgeois; pour peu qu'ils parlent à quel-  
» qu'un, ils savent sa demeure et ils ne manquent  
» jamais d'aller chez lui à l'heure du manger.  
» Pour prétexte de leur visite, ils lui allèguent  
» qu'ils ont pour lui la plus grande vénération;  
» qu'il n'y a personne dans le monde qui  
» ait autant d'esprit, autant de mérite..... C'est  
» de quoi ils s'empressent de le convaincre par  
» une pièce de vers à sa louange; ils savent de  
» plus la nouvelle et le vaudeville du jour,  
» l'aventure arrivée dans le quartier; en un  
» mot, ils s'y prennent si bien, qu'ils s'assurent  
» ici, pour ce jour, le dîner, et tâchent de se  
» procurer ailleurs le souper au même prix ».

Le détail qui suit caractérise encore plus particu-  
lièrement les mœurs espagnoles. Parmi les  
ressources dont l'auteur suppose que les gens  
qui vivent de pure industrie dans les cours,  
doivent faire usage, il n'a garde d'oublier celles  
que le jeu fournit. « Il fait dire au fin Matois,  
» qu'ayant appris, avec quelques-uns de ses  
» camarades, qu'on jouait au lansquenet chez

» un riche négociant , il chercha d'autant plus  
» volontiers à y être admis , qu'il possédait supé-  
» rieurement ce jeu-là ; qu'il savait escamoter  
» à merveille les cartes , et qu'il en avait d'ail-  
» leurs des jeux très - artistement arrangés.  
» J'envoyai , dit Taquin , mes amis en avant ;  
» ils entrèrent dans le salon où étaient assem-  
» blés les joueurs , et demandèrent si l'on vou-  
» drait bien recevoir un religieux bénédictin  
» malade , qui était arrivé depuis peu chez une  
» de ses cousines , pour se faire traiter , et qui  
» apportait beaucoup d'or et d'argent. — A  
» cette annonce chacun ouvrit de grands yeux ,  
» et l'on cria d'une voix unanime : Vienne le  
» religieux ! qu'il vienne ! C'est un des gros  
» bonnets de l'ordre , ajouta finement un de  
» mes émissaires : comme il est hors de sa mai-  
» son , il veut un peu se dissiper ; autrement il  
» ne s'amuse , la plupart du temps , qu'à faire  
» la conversation. Qu'il vienne , reprit-on , il  
» fera tout ce qu'il voudra. Ce doit être , cepen-  
» dant , avec beaucoup de secret , reprit un de  
» mes députés ; car il serait extrêmement fâché  
» que cela devînt public. C'est bien entendu ,  
» reprit le maître du logis.  
» Peu de temps après , j'y apparus , m'étant  
» fait transporter dans une chaise à porteurs.

» J'avais mis un mouchoir sur ma tête, et  
» endossé un habit de bénédictin que je m'étais  
» procuré dans une certaine occasion. Je char-  
» geai mon nez d'une paire de lunettes, et, à  
» la faveur de ma barbe, que je n'avais pas fait  
» couper depuis huit jours, on me crut vrai-  
» ment bénédictin. J'entrai d'un air assez grave,  
» je m'assis, et le jeu commença. Trois de la  
» compagnie se présentèrent dans l'espérance  
» que le jeu serait pour moi celui du mécontent,  
» mais il le fut pour eux-mêmes. J'en savais  
» plus qu'eux ; je m'y pris si adroitement ;  
» qu'en trois heures je leur enlevai plus de trois  
» cents pistoles. C'était les en tenir quittes à  
» bon marché. Pour moi, après une exclama-  
» tion pieuse, je pris congé de la compagnie,  
» en priant tous les assistans de n'être point  
» scandalisés de me voir jouer, parce qu'à  
» proprement parler, ce n'était de ma part  
» qu'un pur délassement ».

Nous observerons, en passant, que si un de nos romanciers voulait décrire une pareille scène et l'accommoder à nos mœurs, il transformerait le prétendu bénédictin en un marquis arrivé depuis peu de la province ; il lui ferait endosser un riche habit, louer un très-beau carrosse, quelques grands laquais, et avec ce

passerport , il le ferait aisément admettre dans quelque maison que ce fût. Les hommes veulent être trompés : il ne faut, pour les surprendre, qu'être bien au fait du costume. Il y a pourtant apparence qu'en Espagne ce sont les gens qui ont, par état, fait divorce avec le monde, et dont, par conséquent, on se méfie le moins, qui tirent quelquefois le plus grand avantage de la ressource du jeu. Quévedo, pour en faire sentir l'affreux ridicule à sa nation, imagine encore un exemple de cette espèce. Il s'agit d'un ermite que Taquin rencontra lorsqu'il se rendit d'Alcala à Ségovie. Nous laisserons encore parler l'auteur, ou si l'on veut, son héros :

« J'avais déjà fait, dit-il, en traversant la  
» montagne de Guadamarza, la rencontre d'un  
» lieutenant d'infanterie, qui se vantait de plus  
» d'exploits que le Cid et don Louis de Cordoue  
» surnommé le grand capitaine, lorsque nous  
» joignîmes un ermite monté sur un âne. Il  
» avait la barbe longue jusqu'à la ceinture, et  
» il était hâvre et vêtu de noir. Nous le saluâmes  
» avec le *Deo gratias* ordinaire. Il commença  
» l'entretien par faire l'éloge des bleds et, en  
» conséquence, de la miséricorde divine ; à  
» l'instant l'officier s'élançant en l'air, s'écria :  
» Ah ! mon père, j'ai vu sur moi des piques en  
» plus



» plus grand nombre qu'on ne voit ici d'épis de  
» bled : j'espère que j'ai fait au sac d'Anvers mon  
» devoir mieux que tous mes camarades ; oui ,  
» je le jure par ..... L'ermite l'invita à ne point  
» jurer. Le lieutenant lui répliqua : on recon-  
» naît bien , père , que vous n'avez jamais été  
« soldat , puisque vous blâmez en moi ce qui  
» le caractérise ..... Nous arrivâmes à la gorge  
» des montagnes. L'ermite , chemin faisant ,  
» récitait son rosaire sur une charge de bois  
» réduite en boules , qui , à chaque *ave maria* ,  
» faisaient en se heurtant , un bruit pareil à  
» celui des billes de billard. Le soldat , de son  
» côté , comparait les rochers aux citadelles  
» qu'il avait vues : il examinait l'endroit le plus  
» propre à placer l'artillerie. Je les regardais  
» tous deux , et suspectais autant le rosaire de  
» l'ermite avec ses gros grains , que les forfan-  
» teries du soldat. En causant ainsi , nous arri-  
» vâmes au village de *Cérécidilla* , nous en-  
» trâmes tous trois dans l'auberge lorsqu'il était  
» déjà nuit , et nous ordonnâmes qu'on nous  
» apportât à souper. L'ermite dit : en atten-  
» dant , amusons-nous un peu , car l'oisiveté  
» est la mère de tous les vices. Jouons des  
» *ave maria*. Dans le même moment il laissa  
» tomber de sa manche un jeu de cartes. Je ris

» de tout mon cœur en voyant le préservatif  
» contre l'ennui, qui ne cadrait guères avec  
» les grains du chapelet. Le soldat dit non ,  
» jouons plutôt jusqu'à vingt-cinq écus que j'ai  
» dans mon gousset. L'envie de gagner me fit  
» dire que j'en jouerais autant , et l'ermite ,  
» pour ne pas se montrer désobligeant , y con-  
» sentit , en ajoutant qu'il risquerait l'huile  
» qu'il portait pour l'entretien de la lampe de  
» son ermitage , et qui se montait à douze  
» pistoles. J'avoue que je me flattai d'enlever  
» à cette lampe son aliment , et de réduire  
» notre lieutenant à faire maigre chère le long  
» de sa route.

» Le jeu fut celui du lansquenet , l'ermite  
» feignit de ne pas le savoir , et nous engagea  
» à le lui apprendre. Ce saint homme nous  
» laissa faire deux mains ; après quoi , il en  
» fit une si belle pour lui , qu'il enleva tout ce  
» qui était sur la table. Le fripon perdait quel-  
» quefois à dessein une bagatelle ; mais bientôt  
» il se dédommageait de cette complaisance.  
» En un mot , il acheva de nous gagner tout  
» notre argent. Nous lui proposâmes alors de  
» jouer sur des gages. Mais il répondit que le  
» jeu ne devait être qu'un passe-temps , et que  
» nous étions ses frères , et qu'il se ferait scru-

» pule de continuer. On voit par-là que l'er-  
» mite pouvait bien faire paroli au soi-disant  
» bénédictin ».

Le fin Matois se fait ensuite comédien, il devint aussi ce qu'on appelle, en Espagne, *amant de grille*, ou, pour parler plus clairement, galant d'une religieuse. Il avait déjà composé en sa faveur plusieurs morceaux mystiques, et cette complaisance lui avait attiré de sa part bien des petits présens. Ce que Quévedo fait dire ici à son héros, caractérise encore assez particulièrement les mœurs espagnoles : « Après  
» avoir endossé l'habit avec lequel je jouais les  
» rôles d'amant à la comédie, j'allai à l'église  
» où j'attendis que l'on commençât les vêpres.  
» Je les entendis tout du long, comme font les  
» *amans de nônes*, ce qui les a fait nommer  
» amoureux solennels. On dit aussi qu'ils sont  
» toujours à *la veille du contentement*, parce  
» qu'ils n'en voient jamais arriver le jour. On  
» aura peine à croire combien de paires de  
» vêpres j'ai entendu ; après cela, j'allai me  
» montrer sous les fenêtres du couvent, et  
» quoique ce fût dans un endroit très-vaste, il  
» fallait y envoyer prendre place dès midi,  
» comme à la comédie pour une pièce nouvelle ;  
» il y avait une grande affluence de dévots, et

» je me plaçai où je pus. On pouvait y aller  
» voir comme une chose rare les différentes pos-  
» tures des amans ; celui-ci regardait fixement  
» sans cligner des yeux ; celui-là , ayant une  
» main sur son épée , et tenant de l'autre un  
» rosaire , était comme une figure de pierre  
» sur un tombeau ; un autre , avec la main  
» levée et les bras étendus , ne ressemblait point  
» mal à un séraphin ; un autre , avec une bouche  
» béante et plus ouverte que celle d'un men-  
» diant effronté , quoiqu'il ne proférât pas un  
» seul mot , laissait voir , par son gosier , ses en-  
» trailles à son objet chéri ; un autre se pro-  
» menait comme si on eût dû l'aimer , comme  
» on estime un cheval , en considération de sa  
» belle allure ; un autre tenait à la main un petit  
» billet , et semblait appeler sa belle , comme  
» le chasseur appelle le faucon avec le leure.  
» Les jaloux faisaient bande à part ; les uns ,  
» réunis en peloton , regardaient les religieuses ,  
» et riaient d'un air moqueur ; d'autres , lisant  
» des couplets , les leur montraient ; celui-ci ,  
» pour aiguillonner le dépit , se promenait en  
» donnant la main à une femme ; celui-là  
» parlait à une servante qui lui remettait un  
» message ; tout ceci se passait en bas et de  
» notre côté. En haut , où étaient les religieuses ,

» c'était une scène aussi réjouissante à voir.  
» L'endroit par où elles regardaient était une  
» tourelle pleine de créneaux , avec un mur  
» tellement percé à jour , qu'il semblait n'avoir  
» été construit que pour ne rien cacher. Tous  
» les trous étaient garnis de nonnettes fort  
» empressées à se faire voir. Ici , on apercevait  
» une main ; là , un pied ; ailleurs une tête ;  
» plus loin c'était une boutique de mercerie ;  
» l'une montrait un chapelet , une autre un  
» mouchoir. Ici , c'était un gant qu'on accro-  
» chait ; là , un ruban vert était suspendu. Les  
» unes parlaient un peu haut , d'autres tous-  
» saient. En été , il faut voir comme les amans  
» se grillent au soleil , tandis que les religieuses  
» n'en sentent pas moins la force dans la tou-  
» relle. Tout cet appareil si passionné se réduit  
» cependant des deux parts , à s'entrevoir à  
» travers une grille ou un vitrage , comme on  
» aperçoit des reliques enfermées dans une  
» châsse. En un mot , ajoute Quévedo , c'est  
» aimer un portrait qui ne peut ni entendre ni  
» répondre ».

On peut juger , par les différentes citations ,  
du mérite et des défauts de ce roman. Il eut un  
si grand succès , en Espagne , qu'un très-grand  
nombre d'éditions , successivement faites , tant à

Madrid , que dans plusieurs autres villes de ce royaume , suffirent à peine pour calmer l'empressement du public. Il s'y fait lire encore aujourd'hui avec le même intérêt. D'ailleurs , Quévedo est regardé comme un auteur classique parmi les Espagnols. Ce roman obtint aussi beaucoup d'applaudissemens chez les étrangers. On en donna une traduction en notre langue , imprimée à Lyon , en 1665. Le savant Malrichini le traduisit aussi en italien , et Jacques Vanaften en publia une version en flamand , en 1654. Mais la traduction que nous annonçons est fort supérieure à la sienne. De plus , le traducteur a eu soin de l'enrichir de plusieurs notes historiques et politiques , très-commodes pour les étrangers qui sont curieux de connaître à fond les mœurs des Espagnols. Ceux-ci même y apprendront bien des choses qu'ils n'auraient sues qu'à la faveur d'une lecture immense. Nous allons aussi indiquer un opuscule du même auteur , que le traducteur français a joint à sa version.

Il a pour titre : *Lettres du chevalier de l'Épargne* ; et le nom de celui qui est supposé les écrire indique assez bien le fonds de ces lettres. Ce sont des conseils adressés à quiconque veut savoir bien garder son argent. Voici , selon

notre auteur , comment on doit esquiver les demandes de certains importuns : « Quand tu » sauras , dit-il , que quelqu'un te cherche ou » vient te voir , tu auras soin , avant les compliments d'usage , de dire à tout hasard : » *Monsieur , le monde est prêt à périr ; on ne trouve pas un sou.* Mais si , tout-à-coup , tu es assailli par un demandeur , tu diras avec la même promptitude : *Je songeais à vous prier de me prêter pareille somme , à laquelle il faut que je fasse honneur.* C'est ce qu'on appelle couper court à toute récidive ».

Le chevalier de l'Épargne permet de souhaiter la bonne année , mais non pas de donner des étrennes. Il permet aussi qu'on circule dans une foire avec sa maîtresse , de manier les bijoux qui se trouvent dans les boutiques , mais non de les acheter. Son héros doit imiter le cadran solaire , qui montre et ne donne point. Voilà à peu près le fonds de ces lettres ; mais la forme en est agréablement variée. Dans la cinquième , le chevalier de l'Épargne définit l'amour , comme il est naturel qu'il l'envisage. « Ce que vous appelez amour , écrit-il à une » dame espagnole , n'est , dans le fond , autre » chose que débats , que demandes , qu'envie

» d'avoir. Il ajoute ailleurs, en écrivant à la  
 » même : Quand ma négligence à vous en-  
 » voyer l'étoffe que vous m'avez demandée tant  
 » de fois, n'aurait servi qu'à me faire connaître  
 » le grand fonds d'esprit que Dieu vous a donné,  
 » j'y gagne beaucoup, madame, et j'ai des ac-  
 » tions de grâces à rendre au ciel, puisque vous  
 » avez su me demander, pendant deux mois,  
 » une même chose, par huit ou neuf billets  
 » conçus de différentes manières. La robe qui  
 » fait l'objet de vos vœux serait déjà usée, et  
 » l'éloge que l'on fera de vos billets durera tou-  
 » jours. Je ne vous envoie pas même à présent  
 » cette étoffe, parce que, si je l'eusse fait d'a-  
 » bord, on aurait regardé cette action comme  
 » une sottise, et qu'aujourd'hui on la traiterait  
 » de même. Nous commençons, au reste, à  
 » vivre avec indifférence, et notre commerce  
 » de demandes et de réponses cesse ».

Ceux qui sont au fait des beautés de la langue  
 espagnole trouvent la lettre douzième une des  
 plus piquantes.

» J'ai pensé, ma bonne amie, écrit le cheva-  
 » lier à la bonne dame, que nous étions, moi  
 » l'amant, vous la maîtresse ; mais je trouve  
 » que nous sommes, à l'égard de mon argent,  
 » deux rivaux et deux courtisans. Je suis bien



» aise , cependant , de vous faire observer que  
 » je l'aimai bien long-temps avant vous , et  
 » qu'il ne m'a jamais déplu en aucune ma-  
 » nière ; aussi n'y a-t-il rien qui puisse me don-  
 » ner plus de jalousie que de le voir convertir.  
 » Si vous m'aimez réellement , pourquoi me  
 » parler d'*habits , de diamans , de perles ,*  
 » toutes choses mondaines et de vanité ? Si vous  
 » aimez mes écus , que ne le dites-vous de  
 » bonne foi ? Et au lieu de me dire : *ma vie ,*  
 » *mon ame , mon cœur ,* que ne m'appellez-  
 » vous dans vos lettres : *mes pistoles , mes*  
 » *louis , ma bourse , etc. ?* »

---

## LETTRE LIII.

DISCOURS SUR LA SCIENCE DIPLOMATIQUE.

J'ACHÈVE, mon ami , la tâche partielle que je m'étais imposée. Voici le troisième discours que don L. . . . adresse au disciple qu'il s'était choisi.

Une autre carrière s'ouvre encore aux désirs de l'homme ambitieux ; carrière d'autant plus

commode, qu'au besoin elle dispense des devoirs imposés par les deux autres : c'est la négociation. Quelqu'un a représenté les ambassadeurs comme des espions noblement décorés. Ils sont, quoi qu'on en puisse dire, les représentans du monarque ou de la république dont ils sont agens ; fonction infiniment honorable quand on sait la remplir.

Mais cette fonction est délicate ; elle exige des connaissances que vous ne puiserez ni dans Puffendorf, ni dans Grotius. Tout est changé. L'Europe actuelle ne ressemble point à celle du seizième siècle, pas même à celle du dernier. Amelot de la Houssaye aurait à refondre tout son ouvrage.

Où donc puiser des instructions, me direz-vous ? Je n'en sais rien ; c'est un livre à faire, ou plutôt à ne point faire. Voici, à tout hasard, quelques idées préliminaires que je me garderai bien d'ériger en principes. La politique n'est point une science invariable comme la géométrie et les échecs.

Elle change de maximes presque toutes les fois que tel ou tel pays a changé de maîtres. Le plus funeste des jeux de hasard, la guerre, rend tout-à-coup cent volumes de politique aussi inutiles qu'ils étaient ennuyeux.

Il faut, dit-on, qu'un négociateur possède à fond le droit public. Mais qu'est-ce que le droit public ? C'est celui que réclame le faible, et que dédaigne le puissant ; c'est ce qui indique à chaque état ses droits, sans lui en garantir aucun ; c'est la connaissance de leurs limites, qui peuvent être demain plus étendues ou plus resserrées ; d'une foule de traités dont l'un est contre l'autre, et qui peuvent tous être anéantis par un plus moderne. Les traités sont, pour les souverains, ce qu'est le contrat civil pour le simple particulier ; mais celui-ci n'est jamais libre d'éluder les clauses du contrat. Le souverain, au contraire, a toujours cette liberté quand il en a le pouvoir.

Ainsi, étudier le droit public, c'est prendre les dimensions d'un édifice qui peut s'écrouler l'instant d'après. Je ne dis cependant pas que cette étude soit absolument superflue ; je dis seulement qu'il faudra, plus d'une fois, oublier ce qu'on avait appris, apprendre ce qu'il faudra bientôt oublier, pour apprendre et oublier encore de nouveau. C'est le travail de Pénélope ; il devait durer jusqu'au retour d'Ulysse. Je ne prévois pas qu'aucun Ulysse vienne jamais vous débarrasser du vôtre. Croyez-moi, le véritable droit public réside, sinon légitimement,

au moins réellement dans le caprice ou l'intérêt des princes ; j'ajouterai même encore dans l'intérêt des nations.

Le caractère de tel ou tel souverain peut vous faire pressentir ce qu'il tentera, sans consulter le droit public, sans ouvrir un seul volume de Puffendorf. Les courtisans de Philippe démélaient sans peine qu'Alexandre serait encore plus ambitieux et plus entreprenant que son père. Je vois plus d'un Marius dans le jeune *César*, disait Sylla, qui s'y connaissait. César lui-même avait deviné le caractère de Brutus, qui le poignarda. Le premier devoir de l'homme public est donc celui d'étudier les hommes, sur-tout ceux dont la volonté préside à toutes les autres volontés. Il pourra juger alors si la justice, la prudence, ou une aveugle ambition, détermineront leur conduite, régleront leurs projets ; si les ministres d'un roi sage le sont eux-mêmes, ou si un monarque imprudent est entouré d'hommes sages. Tout cela doit être saisi, apprécié, développé. Votre cour doit juger de la cour où vous résidez, comme si elle y résidait elle-même. A la connaissance intérieure des chefs de la nation, joignez encore celle de ses intérêts. On a beaucoup écrit sur cette matière ; mais, je l'ai déjà dit, elle est mobile ; les

intérêts d'un prince ou d'un peuple changent avec les circonstances. Venise n'a plus guères que des intérêts maritimes. Venise figura autrefois parmi les principales puissances du continent. Tel prince, qui n'a pas un port de mer, peut en acquérir, et voilà soudain ses intérêts changés.

M. de Montesquieu donne à l'influence du climat sur tout un peuple, une étendue presque sans borne; j'ose ici l'attribuer principalement au local, et ce n'est ni le froid ni le chaud qui détermine les Hollandais à se livrer uniquement au commerce. Carthage existait sous un ciel brûlant; elle mit dans ses expéditions maritimes toute l'activité anglaise, et le climat d'Angleterre n'a certainement aucun rapport à celui d'Afrique; le besoin règle tout. Or, le besoin naît du local encore plus que du climat. Ce n'est pas uniquement parce que le Suisse est belliqueux qu'il vient s'enrôler chez nous, ou va servir chez nos voisins; c'est que la Suisse, plus peuplée que fertile, ne peut nourrir tous ses habitans: elle est guerrière par circonstance: elle deviendrait marchande si la mer étendait ses flots jusques vers ses limites. Ses sujets cesseraient alors d'être stipendiaires des autres puissances; tous seraient ou pourraient être utile-

ment employés par elle. Hambourg ne vendit point de soldats aux Anglais pour les aider à remettre l'Amérique sous le joug.

Athènes, située sur un terrain pierreux et stérile, se livra au commerce et à la navigation. Les Caricas se firent pirates, parce qu'ils avaient des ports. Les Spartiates furent agriculteurs, parce qu'ils avaient des plaines. La température était à-peu-près la même chez toutes les nations ; mais le local différait. Il détermina leur différente manière d'exister, qui bientôt parut dégénérer en penchant. *L'habitude est une seconde nature*, a dit Montagne. Il aurait pu ajouter que le besoin donna l'être à l'habitude.

Rien dans tout cela qui dérive ni du froid ni du chaud ; et il faut avouer que l'illustre Montesquieu a donné trop d'extension à cette idée. Elle est vraie à quelques égards ; mais l'influence du climat sera toujours subordonnée à celle du local. Il ordonne à l'Anglais de fendre les mers, comme au Suisse de cultiver ses montagnes. L'Italien moderne est peu laborieux. L'habitant de l'ancienne Rome l'était beaucoup. Un terrain de quelques arpens nourrissait un dictateur et toute sa famille, et ce petit terrain était cultivé par le dictateur même. A peine

aujourd'hui un paysan d'Italie daigne cultiver le sien. Cependant rien ne m'annonce que le climat ait changé. Pourquoi tant d'activité d'une part, et tant d'inertie de l'autre ? Ce qui arriva autrefois nous donnera l'explication de ce qui se passe aujourd'hui. Rome pauvre fut laborieuse ; Rome enrichie par le tribut que lui payaient deux mille nations, tomba dans le luxe et l'oisiveté.

Rome, en perdant un Empire, en acquit un autre qui, toute compensation faite, n'est pas moins lucratif que le premier. On cultiva faiblement, parce que la moisson venait d'ailleurs.

L'Espagne, avant la découverte du Mexique et du Pérou, était peuplée d'hommes livrés au travail. L'Espagne, enrichie par cette découverte, ou du moins se croyant riche, a vu, dans ses plus fertiles provinces, l'indolence remplacer l'activité. On crut ne pouvoir plus manquer de rien dès qu'on eut de l'or. Qu'en arriva-t-il ? Nous avons vu l'Espagne presque réduite au sort du Midas de la Fable, condamnée à mourir de faim au milieu des monceaux d'or que ses mains faisaient naître.

Le projet chimérique de la monarchie universelle occupa trop Philippe II. Il négligea

tout le reste. L'or du Pérou ne fut plus, ni pour lui, ni pour ses sujets. Il se coula chez les nations qu'il voulait ou séduire ou conquérir. Ses successeurs, sans adopter la même chimère, imitèrent son insouciance intérieure. C'est uniquement depuis l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne, qu'on s'est occupé du soin de ranimer chez nous l'agriculture, l'industrie et le commerce. On en remarque, on en sent déjà les progrès, même ceux de notre commerce extérieur. Nous n'abandonnerons point les mines du Mexique, ni celles du Pérou; mais nous ne renoncerons plus aux richesses que notre sol originel peut nous offrir. Voilà, en partie, les nouveaux objets dont nos ministres négociateurs doivent s'occuper. Ils ne négligeront pas sur-tout de maintenir *le pacte de famille*. Il fait la sûreté réciproque de toutes les parties contractantes: c'est le faisceau du Vieillard de la Fable. Les Anglais ont les mêmes besoins que nous, et même plus pressans. Nous sommes devenus rivaux. Dès-lors, en traitant avec eux, ne doutons pas qu'ils n'aient le double dessein de bien servir leurs intérêts et de nuire aux nôtres. La France ne semble avoir nul dessein d'étendre ses possessions: elles doivent lui suffire. Son principal intérêt est



est de savoir encore mieux en tirer parti ; la Hollande, qui nous échappa autrefois, ne pouvait plus nous servir à rien, sinon à la rendre nulle, à la détruire ; et, en vérité, ce serait dommage ! Les Hollandais ont déjà été nos alliés : tâchons qu'ils le redeviennent. C'est-là presque la seule politique dont on doive user envers eux.

L'Allemagne, en général, a peu de rapports avec nous, et ne peut rien contre nous ; mais, en certains cas, elle peut nous être utile : on doit donc la ménager. Une puissance nouvelle s'est élevée au sein de cet Empire : c'est la Prusse. Elle n'était rien au commencement du siècle dernier ; mais de ce rien, Frédéric II a su faire beaucoup. La nature n'a pas encore donné de limites bien marquées à ce royaume, ni par conséquent à l'ambition de ses souverains. L'empereur a de quoi gagner ou perdre beaucoup. Il ne manquera jamais de motif pour chercher à s'étendre. La Russie est encore dans l'effervescence des conquêtes. Figurez-vous les anciens habitans du Nord toujours prêts à quitter un climat rude pour chercher une habitation plus douce. Il faut, sans rompre ouvertement, contrarier et contenir l'émulation belliqueuse des Russes ; l'intérêt du Danemark

est d'étendre son commerce; celui de la Suède, de reprendre ce qu'on lui a pris. Gardons ce que nous avons en Italie: il vaudra toujours mieux défendre ce qu'on possède, que de vouloir déposséder autrui.

Le Portugal fut quelque-temps une de nos provinces; mais c'est un point d'histoire qu'il faut oublier.

Voilà, mon cher Juan, des notions bien laconiques; votre sagacité saura les étendre au besoin. Tout dépend des temps et des circonstances; leur mobilité peut rendre faux, dans six mois, ce qui est incontestable aujourd'hui.

## L E T T R E L I V.

FRAGMENT SUR LA NATURE DE L'EAU ET DU FEU.

CETTE question, si souvent agitée parmi nous, l'est ici par feu M. Piquer, célèbre médecin espagnol. On sait, dit-il, tirer aujourd'hui, du sein de la glace même, des gerbes de feu. On se persuadera donc, sans peine, que cet élément est répandu dans tous les corps de

l'univers. Mais ce qu'on ne soupçonnerait pas, c'est qu'un célèbre écrivain espagnol a pensé et avancé la même chose, il y a plus de vingt ans. C'est François Vallès qui, dans sa Philosophie sacrée, publiée à Alcalá de Hénarès, en 1568, dit expressément « que les eaux » doivent leur fluidité au feu ; en sorte que, » lorsqu'elles en sont tant soit peu privées, » elles se condensent, perdent leur mouvement » et se gèlent ». On n'a jamais rien dit de plus clair ni de plus positif sur ce sujet. Il est bon d'observer que lorsque Vallès s'exprimait ainsi, en Espagne, on se perdait par-tout ailleurs dans des raisonnemens vagues et erronés, sur la nature des élémens. Au surplus, ajoute M. Piquer, il ne suffit pas, pour assurer qu'il y a du feu dans un corps quelconque, d'en juger par l'éclat qu'il jette, ou par la lumière qu'il réfléchit ; car si on rassemble les rayons de la lune au foyer d'un miroir ardent, on y apercevra une lumière des plus brillantes, mais accompagnée d'un froid sensible. De même le feu peut exister dans un corps sans produire aucune chaleur ; parce que la chaleur se fait sentir plus ou moins relativement à la disposition de ces mêmes corps, et relativement même à la disposition des parties sur lesquelles elle fait impression. M. Piquer

indique à ce sujet un exemple : Qu'on mette, dit-il, une main dans la glace, une autre dans l'eau chaude; qu'on mette ensuite, au bout de quelques minutes, les deux mains dans l'eau simplement tiède, on aura chaud à la main qui aura été dans la glace, et froid à celle qui aura été dans l'eau chaude. La seule chose qui prouve certainement la présence du feu dans un corps, c'est la raréfaction qu'il cause dans toutes ses parties; elle se fait sentir, tant dans les corps solides, que dans les fluides. Cette agitation horrible qu'on aperçoit dans les eaux de la mer, lorsqu'elles s'élèvent presque jusques aux nues par des vagues furieuses, ne provient que de la raréfaction extraordinaire que l'action du feu y cause. C'est par cette raison que la pendule fait, sous l'équateur, ses vibrations plus lentement que dans les régions tempérées. Dès qu'on s'aperçoit donc que la liqueur du thermomètre descend, on peut être sûr que les horloges commencent à avancer. Les effets de cette raréfaction sont même très-sensibles dans les corps humains, pour peu qu'on soit au fait des lois de l'économie animale. On conçoit aisément que c'est la chaleur naturelle, appelée *principe de vie* ou *flamme vitale*, qui entretient la fluidité dans les humeurs, et raréfie la portion

qui doit être poussée hors du corps par une transpiration insensible. Quand cette chaleur est dans un degré convenable , toutes les fonctions se font à merveille ; mais s'il arrive qu'un homme , qui est encore dans la force de l'âge , tombe dans une mélancolie causée par quelque chagrin , l'estomac s'affaiblit alors , et la chaleur devenant plus forte , elle raréfie trop les humeurs. C'est de là que proviennent le mal-aise , l'engourdissement et les vents dont sont tourmentées ces sortes de personnes, sur-tout l'après-dîner et pendant le temps de leur digestion. Le bien public , que j'ai uniquement en vue , ajoute notre physicien , qui n'oublie point sa première profession , m'engage de marquer ici ce qu'un grand nombre d'observations m'a appris ; c'est que ces sortes de malades se trouvent encore plus incommodés lorsqu'ils font usage de remèdes carminatifs ou échauffans. Ce qui peut les mieux soulager dans cette situation , c'est de boire deux fois par jour , l'une le matin et l'autre trois heures avant souper , deux verres d'une tisane légèrement apéritive , auxquels on ajoute quinze ou dix-huit gouttes d'esprit de nitre dulcifié. Par ce secours , en vérité bien simple , les vents se dissipent , et la chaleur immodérée se corrige. Le malade éprouve, quatre

ou cinq jours après, une douce transpiration, qui est quelquefois d'une odeur forte; ce qui prouve que les fonctions de l'économie animale se rétablissent. Au reste, si l'on n'avait pas pour garans deux aussi grands hommes que Lewenhoeck et Boerhave, on ne voudrait pas croire que les humeurs qui sortent par la transpiration insensible, doivent être raréfiées au point qu'elles puissent passer à travers des pores de la peau, dont cependant les ouvertures sont si petites qu'on en peut compter jusqu'à cent vingt-cinq mille dans le même espace qu'occupe un grain de sable. Mais si nous admirons, à cet égard, la sagesse infinie du Créateur, nous ne serons pas moins surpris de la prodigieuse raréfaction que le feu est capable de produire. Il a été démontré déjà, par d'habiles physiiciens, que le feu peut raréfier une goutte d'eau au point de lui faire occuper une surface huit cent mille fois plus grande que celle qu'elle occupe naturellement. Nous dirons cependant, avec tous les égards dus à la mémoire et au mérite de M. Piquer, que les raisons par lesquelles il veut établir que le soleil n'est nullement un composé de feu, ne nous paraissent point assez solides. Voici celle qu'il regarde la plus péremptoire : Si le soleil, dit-il, était un

véritable feu , nous le sentirions plus vivement lorsqu'il est plus près de nous , comme dans l'hiver ; or , il arrive tout le contraire. Nous regrettons beaucoup que M. Piquer n'ait pas connu la savante dissertation que M. Bohu présenta , il y a quelques années , à l'académie royale des sciences de Montpellier. Il y discute amplement et clairement cette question. Il y démontre , par des preuves presque sans réplique , que , quand le soleil est plus près de nous , c'est-à-dire , en hiver , il a une activité plus grande que quand il en est plus éloigné , quoique nous le sentions alors moins vivement qu'en été ; et cela par la raison qu'allègue M. Piquer , qu'on sent moins la force du soleil lorsqu'on se trouve placé sur les plus hautes montagnes. En un mot , l'impression plus ou moins grande que fait sur nous la chaleur du soleil , doit être uniquement attribuée au plus ou moins d'obstacles dont nous sommes environnés , et qui nous empêchent de la sentir. Or , ces obstacles devenant plus grands dans l'hiver , il est facile de prendre le change à cet égard , et d'en conclure , avec M. Piquer , que le soleil a moins de force lorsqu'il est plus près de nous ; ce qui est absolument faux.

A cette erreur près , M. Piquer a enrichi son

Traité du feu d'un grand nombre de réflexions lumineuses, utiles et neuves. Nous terminerons cet article par l'indication d'un procédé qui n'est point inconnu à nos habiles physiciens ; mais qui peut être utile au grand nombre. Certaines expériences de physique et de chimie exigent quelquefois l'usage d'un miroir ardent, qui, par lui-même, entraîne une dépense assez considérable. M. Piquer nous en indique un bien moins dispendieux. Il consiste uniquement en un globe de cristal rempli d'eau. L'effet en est cependant très-prompt et très-marqué. Ce globe rassemble assez de rayons solaires pour fondre un écu en sept ou huit minutes ; ce qui pourrait être d'un grand secours à quelques artistes, sur-tout aux fondeurs et aux orfèvres. Cette méthode, il est vrai, a ses inconvéniens ; l'artiste court risque de se brûler, pour peu que les rayons solaires, réfléchis par le globe de cristal, viennent à l'atteindre ; mais il peut se soustraire à ce danger en plaçant, entre lui et le globe, une brique d'une certaine épaisseur et bien cuite. A ne consulter que nos sens, dit M. Piquer, l'eau ne nous paraîtra qu'une liqueur très-fluide, sans odeur insipide, et qui se convertit, par un degré de froid, en une glace fragile et semblable au verre. Il est éton-



nant que d'habiles physiciens ne soient pas encore parvenus , à l'aide des expériences multipliées qu'ils ont faites , à connaître à fond la nature d'un fluide qui nous paraît aussi simple. Mais lorsqu'on réfléchit que , pour s'assurer de l'essence d'un être quelconque , il faut pouvoir le considérer à l'abri du mélange de quelque autre corps , on n'est plus surpris que la nature de l'eau ne nous soit pas entièrement connue. Cette incertitude est la suite des obstacles qui nous empêchent d'obtenir de l'eau qui ne soit point mêlée avec des corps étrangers , auxquels on peut attribuer la propriété qu'on remarque dans cet élément. Par exemple , s'agit-il de sa fluidité ? l'eau en est redevable à la prodigieuse quantité de feu qu'elle renferme ; quantité si essentielle , que lorsqu'elle est au-dessous de trente-trois degrés , elle devient un verre fragile. A-t-on tâché de se procurer une eau qui , à force de distillations réitérées , semble être parfaitement pure , ainsi que Boile essaie d'en avoir ? Elle présentait toujours , à chaque distillation , un peu de terre , quoiqu'on n'ait pas pu définir encore si c'est l'eau qui la fournit , attendu que l'air qu'elle renferme est chargé de mille particules , ou si cette terre provient des vases dans lesquels l'eau a été distillée. Quoi qu'il

en soit, c'est en raison du mélange des corps de différente nature avec l'eau, qu'elle devient plus ou moins pesante, et qu'on la caractérise même d'eau martiale, savonneuse, vitriolique, etc.

L'auteur n'est pas de l'avis de Descartes, qui croyait que l'eau était composée de petites aiguilles flexibles, et susceptibles de différens plis. Il trouverait plus raisonnable de dire avec Boerhave, que les plus petites parties de l'eau sont roides, tout-à-fait inflexibles, et d'une dureté égale à celle du diamant. C'est pour cela, sans doute, que l'eau ne peut-être comprimée par quelque force que ce soit. Alors, il n'est point étonnant qu'elle ne soit point élastique. Il entrerait dans les vues de l'auteur de la nature de créer un élément dont l'élasticité fut presque infinie, c'est-à-dire, l'air; et un autre qui n'en a point du tout, c'est-à-dire, l'eau. Sans nous arrêter à suivre l'auteur dans les explications qu'il donne des différentes propriétés de l'eau, matière que de grands physiciens et sur-tout Boerhave ont traitée à fond, nous passerons rapidement aux réflexions qu'il fait sur les eaux de Valence, lieu où il demeurerait alors. On sait que les habitans de cette ville ne se servent que de l'eau de puits, elle est cependant très-agréable, et n'est point malfaisante. Elle est un peu chargée

de sélémité, dont on peut la débarrasser en partie, si l'on y joint quelques gouttes d'esprit de vitriol, ce qui la rend encore plus saine. Il pense que l'eau est fournie à ces puits, tant par les pluies, les rosées, les brouillards de notre atmosphère qui pénètrent les terres, que par les eaux souterraines de la mer. On remarque, ajouta-t-il, que nos puits augmentent lorsqu'il tombe des pluies abondantes, et qu'ils diminuent dans les grandes sécheresses. D'ailleurs, le terrain de la plaine où Valence est située contribue beaucoup à entretenir ces puits d'eau. Les fréquentes fouilles qu'on y fait montrent, régulièrement pour tout, trois couches de terre différente. La première couche est d'une terre brunâtre, assez grasse et onctueuse; qualités qui la rendent très-propre à fournir, comme elle fait, plusieurs récoltes. Cette couche n'est pas également épaisse par-tout, car plus on approche du côté de la mer, plus elle devient mince. La seconde est composée d'une terre blanchâtre, mêlée avec beaucoup de sables et de petits cailloux. La troisième est une couche d'argile de la meilleure espèce. Il est aisé à présent de conclure, d'après la disposition de ce terrain, que les pluies, les rosées, les brouillards, pénétrant aisément la première couche de

terre, franchissent encore, par leur propre poids, la seconde couche, et d'autant plus facilement qu'elle ne présente guères de résistance, n'étant composée que de sable fin, mêlé avec beaucoup de cailloutage, dont l'eau doit se rassembler tout naturellement sur la troisième couche, qui est entièrement composée d'argile. C'est précisément ce qui arrive. Nous placerons ici l'expédient très-simple qu'indique M. Piquer pour se procurer, en peu de temps, une eau transparente et claire. Les habitans de cette capitale pourront en faire leur profit. On sait combien l'eau de la Seine est trouble en hiver. Ce défaut disparaîtra au moyen des précautions qui suivent, et qui sont d'une pratique fort aisée. On frotte avec des amandes un peu concassées, la circonférence intérieure du vase qui doit contenir l'eau, ensuite on la remue avec un bâton, on couvre le vase, et trois heures après l'eau est si claire qu'elle ne contient pas le moindre limon. L'auteur peut avoir puisé cet utile secret dans le *Voyage en Égypte* par M. Delacroix. Il est dit, dans cette relation, que les Egyptiens se servent de ce même moyen pour éclaircir l'eau du Nil. Il était naturel à tous égards, que M. Piquer fit mention des eaux minérales; il convient qu'elles peuvent quelquefois guérir les

maladies chroniques; mais il ne les croit cependant pas aussi généralement utiles que le pensent la plupart des médecins. Il blâme ceux qui les ordonnent trop légèrement, lorsqu'ils pourront y suppléer par des remèdes plus sûrs, plus commodes et moins dispendieux. Mais, en supposant, ajoute-t-il, que les eaux minérales fussent le seul remède dont un malade pût attendre le rétablissement de sa santé; il est des moyens de rendre minérale une eau commune, et il indique ces moyens. Il voudrait qu'on essayât de cette eau, avant que d'en aller chercher d'autre très-loin. M. Piquer croit aussi que l'eau que l'on annonce comme minérale, agit moins en raison des particules de quelques sels qu'elle contient, qu'à cause de l'abondante quantité qu'on en boit, dans la persuasion qu'elle est minérale. Il fait également entrer en ligne de compte le régime sévère qu'on observe, l'exercice qu'on fait et la dissipation que l'on prend, lorsqu'on s'est transporté à quelque fontaine fameuse pour faire usage de ses eaux, et il en conclut que, sans avoir besoin de s'absenter de chez soi, l'on pourrait, en buvant la même quantité d'eau bien purifiée, en observant le même régime, et se dissipant également, en tirer les mêmes avantages. Dans le cas, au

reste, où il faudrait une eau beaucoup plus active, et véritablement minérale, il suffirait, selon lui, de faire bouillir à un feu doux et pendant quelques heures, une once de vitriol de mars dans quinze pintes d'eau, pour se procurer une eau aigrette, aussi efficace pour dissiper certains maux, que mille autres fort vantées. Voilà qui est formel; on ne peut même disconvenir qu'il n'y ait quelques sources fort accréditées sans beaucoup de fondemens; mais il n'est pas moins vrai qu'il y a des eaux minérales d'une efficacité réelle, et qu'on ne parviendra guères à imiter dans toute leur perfection; il s'agit sur-tout ici de celles qui sont douées d'un esprit actif et si volatil qu'il se dissipe peu de minutes après qu'on aura puisé l'eau à sa source; c'est même ce qui empêche les eaux d'être si efficaces, lorsqu'elles sont transportées, quelques précautions que l'on prenne. Nous dirons encore que, quoique nous ne doutions pas des effets heureux que peut produire, dans certains cas, l'eau commune, bue sur-tout en grandes doses, ou appliquée extérieurement en forme de douche, les eaux minérales bues à la source, seront toujours indiquées par préférence pour la cure des maux opiniâtres. Nous citerons pour preuves de ce

fait, les boues des eaux minérales, à qui bien des malades ont été redevables de leur parfait rétablissement. Elles ne peuvent être, ni contrefaites, ni imitées; de manière que ceux qui en ont besoin puissent en retirer les mêmes avantages.

---

### LETTRE LV.

BEN-ABAD, POUR LA SECONDE FOIS, A SES DEUX FILLES.

---

**E**NCORE de l'arabe, et c'est toujours vous, mon ami, qui me le demandez. Il faut donc encore vous satisfaire. Voici une seconde lettre de Ben-Abad, roi de Séville, et toujours prisonnier, à ses deux filles. Cette pièce est relative à l'anniversaire de son couronnement. Un roi prisonnier ne pouvait guères oublier cette époque.

« Ce fut à pareil jour, dit-il, que je montai  
 » sur ce trône, d'où je devais être précipité avec  
 » opprobre. O jour de mon couronnement!  
 » Jour fatal à mon repos, et peut-être encore  
 » plus cher à mon souvenir! En vain je cherche  
 » à te bannir de ma pensée. Tu me rappelles,  
 » malgré moi, l'éclat qui accompagnait ton re-

» tour, les hommages qui m'étaient rendus et  
» la joie pure que me causait l'allégresse pu-  
» blique! Vos vœux, vos caresses, mes chers  
» enfans, n'étaient pas le tribut qui flattait le  
» moins mon cœur! Tous les ordres de l'état  
» étaient admis à me féliciter. Et à peine le  
» soleil avait-il doré le sommet des plus hautes  
» montagnes, que déjà le bruit harmonieux de  
» la foule des instrumens annonçait au dernier  
» de mes sujets, que l'accès du trône leur était  
» ouvert. Allons en rendre grâce à l'Éternel.  
» Une foule innombrable environnait mes pas.  
» Son amour était pour moi une garde incor-  
» ruptible. Ses chants célébraient son bonheur  
» et mes soins paternels.

» Je m'adresse à vous, ô mes chères filles!  
» vous à qui particulièrement, dans ce jour de  
» grâces, je n'en refusais aucune; je vous de-  
» mandai si quelqu'un n'avait point eu recours  
» à votre appui. Non, me répondiez-vous. Que  
» le Dieu des croyans soit loué! m'écriai-je;  
» rien ne prouve mieux que l'abondance tient  
» ses canaux ouverts, que les injustices sont  
» taries, que les prisons sont désertes, qu'enfin  
» le bonheur inséparable de l'ordre règne ici de  
» toutes parts. Hélas! peut-être ce discours ne  
» vous offre-t-il que l'image d'un songe, tant

votre



» votre sort est différent de ce qu'il fut, de ce  
» qu'il devrait être. Le mien s'appesantit de  
» jour en jour. Écoutez un récit qui étonnera  
» toute la terre, excepté ceux qui connaissent  
» l'extrême barbarie du perfide Kouzef, notre  
» tyran. Je m'étais abaissé jusqu'à lui demander  
» une espèce de faveur..... une faveur à ce  
» monstre!..... Ah! il pouvait me l'accorder  
» sans trop démentir son caractère. Ce n'était  
» point ma liberté que je lui demandais; c'était  
» un cachot; un cachot, il est vrai, moins in-  
» fect, moins pestiféré que celui où il me retient  
» malgré la foi promise et une capitulation dont  
» il avait rendu le ciel garant. (Ce ciel qu'il  
» brave, et qui ne l'a point encore foudroyé).  
» Le croiriez-vous, âmes sensibles, cœurs tou-  
» jours ouverts à la bienfaisance? le cruel  
» m'a refusé la triste consolation de changer de  
» tombeau. Non, il ne connut jamais les dou-  
» ceurs de la compassion, ni le plaisir délicieux  
» d'accorder une grâce. Une telle volupté ne  
» fut jamais que celle des âmes sublimes; le  
» cœur d'un tyran n'est pas digne de la goûter.  
» Kouzef n'a donc fait que ce qu'il devait  
» faire. Il insulte vainement à mes malheurs,  
» mon nom et ma gloire le poursuivront par-  
» tout. Qu'il se promène, à son gré, dans ses

» jardins parfumés, que le Guadalquivir arrose,  
» il aura le chagrin d'entendre dire : Ce fut le  
» roi Ben-Abad qui les fit planter. Qu'il par-  
» coure les palais décorés par la main des arts,  
» ou que, tourmenté par ses remords, il se  
» rende à ces bains délicieux ornés par celle des  
» grâces, par-tout les chiffres de mon nom in-  
» crustés dans les murs, frapperont ses regards  
» éblouis et humiliés. Enfin, qu'il continue  
» d'opprimer ce peuple, devenu sa proie, mille  
» voix répéteront à son oreille effrayée : Ben-  
» Abad fit notre bonheur.

» C'est en vain que Kouzef étale avec faste  
» les pompeux attributs de la royauté, on dé-  
» couvre, à travers ces magnifiques prestiges,  
» les noirs soucis qui déchirent son cœur. Cet  
» air sombre, cette contenance étudiée, cet  
» accès difficile, ces cohortes nombreuses sans  
» lesquelles il n'ose franchir les barrières de  
» son palais, tout annonce que c'est unique-  
» ment par la terreur qu'il veut gouverner et  
» se maintenir : faible lien qu'un instant peut  
» dénouer ou rompre. Kouzef ignore les devoirs  
» qu'une couronne impose à celui dont elle dé-  
» core le front. Tel on voit l'Océan répandre,  
» par ses canaux souterrains, les eaux dont  
» se forment les rivières et les fleuves destinés

» à fertiliser la terre , de même un souverain  
» doit étendre la rosée de ses bienfaits , ou de  
» ses soins paternels , sur tout ce qui lui est  
» soumis. C'est ainsi que j'ai régné : c'est le  
» bien que j'ai fait qui me console des malheurs  
» que j'éprouve. Je n'ai point à supporter , avec  
» le poids de mes fers , le poids encore plus  
» accablant des remords.

» Oui , la paix de l'ame est la récompense  
» de l'homme juste , et lui seul peut jouir d'un  
» bien si précieux. La fortune , qui donne et  
» ravit les états , ne peut ni donner , ni ravir  
» ce rare trésor ; il n'appartient qu'à la vertu.  
» Vous en jouissez , mes respectables filles ;  
» c'est-là ce qui soutient votre courage. Vous  
» descendez à de vils travaux , sans craindre  
» de vous avilir ; vous ne pouvez plus secourir ,  
» du haut du trône , les infortunés qui implo-  
» raient votre appui , mais vous secourez votre  
» père , votre roi précipité du trône : vos mains  
» vertueuses le nourrissent de leur travail , et  
» les mets simples que vous lui offrez , sont  
» mille fois plus délicieux pour lui que tant  
» de mets recherchés qui jadis surchargeaient  
» sa table. Ah ! craignez que le barbare Kouzef  
» ne vous envie encore cet avantage ; toute  
» vertu est suspecte aux tyrans : c'est une lu-

» mière qui fatigue leurs regards ; c'est un  
» miroir où le vice aperçoit, malgré lui, toute  
» sa difformité.

» Puisse votre oppresseur et le mien rougir  
» de ce qu'il est en contemplant ce que nous  
» sommes ! Qu'il doit craindre les revers, puis-  
» qu'il se montre si peu digne de ses succès !  
» Qu'il doit me craindre moi-même, puisqu'il  
» daigne si peu me ménager ! Le sommeil me  
» visite quelquefois dans mon cachot, mais il  
» fuit Kouzef sous ses lambris. La garde nom-  
» breuse qui veille autour de son palais ne le  
» rassure, ni quand les ténèbres couvrent la  
» terre, ni quand le soleil éclaire l'horizon.  
» Voyez-le recevoir les hommages forcés du  
» peuple qu'il opprime, son œil inquiet ob-  
» serve tout. Il craint jusqu'à ceux dont le front  
» est caché dans la poussière. Il entend les  
» murmures qui s'élèvent contre lui ; et, pour  
» combler sa rage, il entend aussi prononcer  
» notre éloge ».

---

## LETTRE LVI.

LA SOLITUDE, STANCES DE QUÉVEDO.

VOILA, mon ami, du plus haut sérieux. Je voudrais bien égayer la fin de cette dépêche, mais ce ne sera point avec de l'arabe ; je vous en prévient ; c'est une fable que je traduis tout simplement de l'Espagnol.

C'est encore une production de ce poète vraiment philosophe, et de ce philosophe vraiment poète, qui joint souvent le coloris de l'expression à l'énergie des pensées, la force à la grâce, les grandes idées aux grandes images. Le morceau que vous allez lire n'est pas entièrement une fiction. Cette solitude existe dans les Asturies : c'est une grotte placée à la demi-hauteur d'une montagne, dont les flots de la mer baignent la base, et dont une épaisse forêt couronne la cime. L'auteur suppose qu'un poète célèbre (peut-être est-ce lui-même), dégoûté des plaisirs et des erreurs de ce monde, s'est réfugié dans cette solitude écartée. C'est de là

qu'il adresse ainsi la parole à quelqu'un qui semble vouloir troubler son repos :

« O toi ! qui d'un pas chancelant essaies d'at-  
» teindre le sommet de cette montagne qui se  
» perd dans les nues ; toi qui oses interrompre  
» le sommeil de ces lieux , où le silence règne  
» depuis l'origine des temps : homme audacieux !  
» quel est ton dessein ? Las d'errer parmi les  
» épaisses ténèbres , veux-tu revoir la clarté  
» des cieux ? L'épaisseur de ces hêtres la re-  
» pousse loin de tes regards ; elle est impéné-  
» trable aux rayons de l'astre du jour ; espères-  
» tu trouver quelque soulagement à tes maux  
» sur le rocher aride , escarpé , abhorré de la  
» nature , et qui porte lui-même envie à la  
» beauté de ces prés lointains ? Quoi qu'il en  
» soit , suspens , pour quelques momens , ta  
» marche incertaine et tes pénibles efforts ;  
» écoute la voix d'un *mort-vivant* : ses maximes  
» pourront t'enseigner comment on doit vivre  
» et mourir.

« Dans cet antre obscur et ignoré , tombeau  
» du silence et du temps , mon esprit et mon  
» corps ont aussi trouvé leur tombeau ; mais  
» il est pour eux le berceau d'une vie nouvelle.  
» Mes sens , que la vapeur d'un mortel poison  
» avait assoupis , sont maintenant dégagés du

» profond sommeil où ils croupissaient depuis  
» tant d'années. Je jouis enfin des douceurs de  
» la paix après une cruelle guerre : douceurs  
» inconnues à la grandeur, au trafic et aux  
» manœuvres de la cour ; à la soif des richesses,  
» dont la recherche coûte tant de soins, et dont  
» la jouissance procure tant d'avantages.

» Je suis ce mortel, peut-être moins connu  
» par son nom et par ses doctes chants, que  
» par ses cruelles disgraces ; mais je ne suis que  
» l'ombre de cet homme qui naquit à Manza-  
» ranès pour réjouir les bords du Tage. L'amour  
» avait su m'enchaîner sur les bords du Piser-  
» gua ; j'y chantais sa puissance et mes fers :  
» aujourd'hui mon silence atteste ma liberté.  
» Le Létis dont je révère beaucoup les eaux,  
» m'a fait boire avec elles l'oubli de mes erreurs.  
» Mes chants ne se font plus entendre. Mais,  
» si je pouvais élever encore la voix, ce ne  
» serait plus que pour chanter la sagesse.

» Vois-tu ces habits encore humides. Les  
» voilà ces procréés, ces poupes en lambeaux  
» qui tapissent ma grotte ! Leur aspect t'inspire  
» sans doute quelque effroi. Ils ne te parais-  
» sent propres qu'à macérer mon corps et à  
» tourmenter les facultés de mon ame. Tu te  
» trompes ; ces débris, ces dépouilles sont pour

» moi les interprètes muets de ma destinée. Ils  
» me font souvenir que je suis trop heureux  
» d'avoir esquivé le naufrage qui en a submergé  
» tant d'autres.

» Ici, donc, environné de ces trophées lugu-  
» bres, je laisse reposer mes désirs; ici,  
» raisonnant avec moi-même, et n'obéissant  
» qu'à ce que je me prescris, je passe des  
» heures que je trouve trop tôt écoulées. Ici,  
» de légers travaux remplacent les projets bi-  
» zarres qui égarèrent si long-temps mon ima-  
» gination. Elle mûrit à mesure que mes cheveux  
» blanchissent. Ici, enfin, dépouillé de mon  
» premier être, je repose après en avoir été  
» surchargé.

» Les fruits des arbres dont cette montagne  
» est couverte m'offrent nuit et jour une nour-  
» riture agréable; l'eau de ces fontaines, plus  
» claire que n'est le cristal, suffit pour me  
» désaltérer. J'entends, de ma retraite, les chants  
» de mille oiseaux. Leur mélodie harmonieuse  
» et variée flatte bien plus mon oreille que le  
» bruit tumultueux des cours, et les discours  
» trompeurs des courtisans.

» L'ambition ne me fera point affronter les  
» caprices de l'élément liquide, ni les nombreux  
» bataillons de l'Ottoman. Je n'irai point me



» geler en sentinelle, encore moins vendre pour  
» un demi-réal ma vie et ma liberté. L'Orient  
» ne me verra point enlever ses riches métaux,  
» ni mon voisin sa fortune, ni même la terre  
» ses fruits, qu'elle ne m'offre pas volontaire-  
» ment. Je me ferais scrupule de troubler  
» l'oiseau dans son nid, encore plus d'être  
» heureux du malheur de mes semblables.

» C'est ainsi, qu'exempt de remords, j'attends  
» sans inquiétude le signal du dernier instant  
» de ma vie. La mort dégagera mon ame de  
» l'esclavage où la retient mon corps, et mon  
» corps lui-même trouvera dans cet antre un  
» tombeau tout préparé.

» O vous, passans ! qui que vous soyez,  
» écoutez-moi ? Voulez-vous triompher au  
» milieu de ce monde où vous combattez,  
» souvenez-vous de la mort, faites peu de cas  
» des plaisirs de la vie ; c'est faire plus qu'en  
» jouir que de les dédaigner. Cessez d'entasser  
» des richesses qui vous quitteront. Vivez pour  
» vous seul, puisque c'est pour vous seul que  
» vous devez mourir ».

---

## L E T T R E L V I I .

C H A S S E A U X S I N G E S , F A B L E E N F O R M E D E D I A L O G U E .

**L**A chasse aux singes se fait sur les bords de l'Orénoque, grande rivière de l'Amérique méridionale. On y trouve une quantité prodigieuse de ces animaux, la plupart de la grande espèce ; ils ont un goût singulier pour le maïs, ou bled de Turquie, et l'on en profite pour leur tendre un piège dans lequel ils ne manquent jamais de donner. On verse du maïs au fond d'un vase de terre dont le col est alongé, et dont l'ouverture est fort étroite ; on pose ensuite le vase au pied d'un arbre où l'on aperçoit que quelque singe est perché : il en descend peu d'instans après, introduit une de ses mains dans l'ouverture du vase, prend au fond une poignée de maïs et essaye de retirer sa main du vase ; mais il ne le peut tant qu'elle reste fermée, et il ne peut se résoudre à l'ouvrir pour ne point laisser échapper le maïs qu'il tient : l'embarras où il se trouve lui fait jeter des cris

qui avertissent le chasseur. Il accourt et assomme le singe, qui se laisse assommer plutôt que de lâcher prise. On peut, en préparant et en plaçant de la sorte plusieurs vases, prendre, dans une même chasse, plusieurs singes : tous se laisseront tuer, l'un après l'autre, plutôt que d'abandonner la poignée de maïs qu'ils tiennent. Il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait jamais ouvert la main pour échapper au chasseur.

On suppose ici que le chasseur est un esclave.

L'ESCLAVE.

Tu es bien sot de m'attendre ?

LE SINGE.

Eh ! pourquoi viens-tu me trouver ?

L'ESCLAVE.

Quoi ! tu préfères une poignée de maïs à la conservation de ta vie !

LE SINGE.

Quoi ! tu veux m'ôter la vie pour épargner une poignée de maïs !

L'ESCLAVE.

Que tu es gourmand !

LE SINGE.

Que tu es avare!

L'ESCLAVE.

Je ne fais qu'obéir à mon maître.

LE SINGE.

En ce cas, ton maître est un barbare, et toi un lâche.

L'ESCLAVE.

Insolent!

LE SINGE.

Comme il te plaira. Mais avoue qu'il n'est pas glorieux de ne faire que ce qu'un autre exige. Je ne suis qu'un singe, mais au moins je suis libre.

L'ESCLAVE.

Tu fais donc ce que tu veux?

LE SINGE.

Oui.

L'ESCLAVE.

Eh bien! je te laisse la vie, et va-t-en.

LE SINGE.

Tu vois bien ce qui m'en empêche?

L'ESCLAVE.

Ouvre la main, et tu pourras t'échapper aisément.

LE SINGE.

Cela est plus fort que moi ; je n'abandonnerai pas ce que je tiens.

L'ESCLAVE.

Tu vois bien que, dans ce monde, chacun a son esclavage ; un peu de maïs te maîtrise, comme un Espagnol me domine : tu ne peux désobéir à ton maître, il faut que j'obéisse au mien. Meurs !

## LETTRE LVIII.

CONTENANT UNE LETTRE D'IBARRA, CÉLÈBRE IMPRIMEUR  
ESPAGNOL SUR L'ART DE L'IMPRIMERIE.

**J**E crois, mon cher ami, vous avoir parlé du progrès qu'ont fait presque tous les arts en Espagne, excepté de l'Imprimerie. Cet art est, à mes yeux, le premier de tous, puisqu'il

multiplie la pensée, et que, par ce moyen, il éclaire et unit les citoyens, d'un bout du monde à l'autre. Franklin était imprimeur, et par son heureux génie, il s'est mis à la tête de trois révolutions immortelles, celle de l'électricité, celle de la liberté de son pays, celle de la liberté de la presse. C'est l'imprimerie qui crée ou détruit les empires, qui immortalise les bons rois et flétrit les mauvais du sceau d'une éternelle ignominie.

« Combien de grands hommes qu'on ignore  
 » seraient connus et admirés, si les Romains  
 » et les Grecs avaient connu l'imprimerie !  
 » Combien d'ouvrages sublimes qu'on a perdus  
 » feraient aujourd'hui nos délices ! L'art de l'im-  
 » primerie est le premier flambeau de l'his-  
 » toire, le conservateur des bonnes et mau-  
 » vaises renommées, le fléau du mensonge,  
 » la terreur des rois despotes, et le juste ap-  
 » préciateur de la vertu ».

On a cru et l'on croit encore, peut-être, que l'art de l'Imprimerie était négligé en Espagne, eh bien on s'est trompé, et on se trompe encore ; vous le verrez par la lettre que le célèbre Ibarra a écrit à un de ses amis, au sujet de *Salluste*, qu'il a imprimé par l'ordre de l'infant don Gabriel. Cette lettre circulant depuis quelques

jours , dans tout Madrid , il m'a été facile de m'en procurer une copie , que je vous envoie.

## LETTRE D'IBARRA A UN DE SES AMIS.

« Vous m'adressez de grands éloges , mon cher ami , au sujet du *Salluste* que j'ai imprimé par l'ordre de l'infant don Gabriel ; en vérité je n'en mérite pas tant , et je vais vous donner les raisons de ma modestie. L'art de l'Imprimerie est admirable , sans doute , et le plus beau , peut-être , de tous les arts. Depuis Guttemberg et Fauste , qui en furent les inventeurs , il a rendu à l'humanité des services incalculables ; mais faut-il vous le dire avec sincérité , cet art ne peut guères fleurir , dans un état , sans la protection du souverain ou de ceux qui le représentent : c'est vous dire que cet art , tout admirable qu'il est , ne peut guères voler de ses propres ailes. Je fus à peine établi imprimeur à Madrid , que je mis sous presse une grande quantité de livres d'Heures ou Eucologes ; une grande quantité d'ouvrages ascétiques sur l'humilité chrétienne , sur la charité chrétienne , et sur mille autres vertus très-chrétiennes. Ces ouvrages se vendirent bien , grâce à la crédulité et à la simplicité espagnoles. Mais ces ouvrages , imprimés sur du mauvais papier

et avec de mauvais caractères , ne donnèrent pas une haute idée de l'imprimeur ; et je serais encore l'un des plus obscurs et peut-être le plus obscur de l'Europe , sans les bontés de son altesse royale l'infant don Gabriel. Je m'explique.

Les dépenses que doit faire un imprimeur , pour confectionner un beau livre , sont innombrables ; il lui faut d'abord de beaux caractères , de beau papier , des ouvriers habiles , des protes intelligens ; et lorsqu'à force d'argent il est parvenu à se procurer tout cela , il n'a fait que la moitié de la besogne. L'imprimerie est comme tous les autres arts : il faut des connaissances pour l'apprécier , de riches amateurs pour le prôner ; et s'il en est beaucoup en peinture , en architecture , en gravure , il en est très-peu en imprimerie. On demande douze francs à un acheteur pour le seul exemplaire d'un livre qui en a coûté vingt-quatre ; l'acheteur ignorant fait la mine , et le jette avec dédain en disant : *cela est trop cher*. Le vulgaire , en un mot , ne se connaît pas en belles éditions , et le riche amateur est souvent parcimonieux à notre égard , et nous paie à peine cinq à six journées de nos ouvriers. Or , les ouvriers n'entendent pas la plaisanterie , quand il s'agit de faire la banque ou de payer leur semain.

Bodoni,



Bodoni, de Parme, est assurément un imprimeur très-distingué ; mais comment a-t-il acquis autant de célébrité que de fortune ? C'est d'abord par la munificence du Pape dernier, et ensuite par la noble curiosité des étrangers de tous les pays qui, en allant à Rome, passent par la ville où il travaille, font arrêter devant son imprimerie leur chaise de poste ou leur berline, et le paient grassement de ses travaux, en achetant son Anacréon ou son Virgile. Les voyageurs pauvres et allant à pied (ceux-là forment le plus grand nombre) qu'achèteront-ils à Parme ? Un morceau de fromage parmesan pour continuer leur voyage.

Les Didots ont acquis, en France, une grande renommée ; mais à qui la doivent-ils ? N'est-ce pas aux bienfaits du plus jeune frère de l'infortuné Louis XVI, qui leur a payé, au poids de l'or, toutes leurs belles éditions pour le dauphin ? Les caractères des Didots sont quelquefois un peu maigres et papillotent un peu à la vue ; mais leur papier vélin est d'une beauté ravissante ; et comment auraient-ils pu se le procurer, sans les bontés primitives d'un prince ami des arts et des lettres ? Lorsqu'on m'a envoyé, pour la première fois, en Espagne, le superbe *Télémaque* de Didot, je l'ai payé volon-

tairement le double de son prix ordinaire , et j'ai trouvé qu'il était encore fort bon marché. Le papier de ce Télémaque m'a servi de modèle pour mes éditions subséquentes. J'en ai fait faire un tout semblable , et je l'avoue avec plaisir ; mais il m'a coûté infiniment cher , parce que les matières premières de l'imprimerie sont beaucoup plus communes en France qu'en Espagne ; et sans l'infant don Gabriel , comment aurais-je pu vous faire présent de mon Salluste , tel qu'il est imprimé et tel qu'il est admiré de l'Europe entière ?

— Portez des comestibles ou des étoffes en Asie , en Afrique , en Amérique , vous trouverez à vendre vos marchandises ; portez-y de belles éditions , personne ou presque personne n'en achètera. La raison en est bien simple : les trois quarts et demi du globe terrestre savent à peine lire , et chaque jour il faut que chacun dîne et se vête.

J'ignore comment ont fait les anciens imprimeurs dont le nom est parvenu jusqu'à nous , revêtu de tant de gloire ; je parle des Elzevirs , des Étienne , des Vascosan , des Cramoisi , des Garamond , des Aldes , des Griphes , etc. , et de beaucoup d'autres dont le nom ne me revient pas. Tous ces gens-là ont imprimé beaucoup

et bien ; mais je suis intimement persuadé que , sans le secours de quelque puissance , ils auraient fait la guerre à leurs dépens , et joué , comme on dit , à qui perd gagne.

Mais , puisque nous en sommes sur le chapitre de l'imprimerie , passons à un autre article. Un bon imprimeur ne peut être véritablement tel , qu'autant qu'il est lui-même fondateur de caractère et fabricant de papier. Or , vous savez combien il en coûte pour conduire de front ces deux branches de l'industrie humaine. Il faut que , pour les langues étrangères , il consulte tous les savans des quatre parties du monde et tous les poliglottes connus ; il est quelquefois obligé , pour un point ou une virgule , de faire des remanimens considérables. Le zenda -vesta , l'hébreu ne sont pas faciles à imprimer ; et je connais tel rabin très-savant qui , pour avoir été consulté une seule fois par un de mes confrères , lui a demandé trois cents réaux. Les avocats et les médecins-consultans , soit de Madrid , soit de Paris , soit de Londres , ne sont pas , à beaucoup près , aussi chers.

D'après toutes ces considérations , j'ai quitté l'imprimerie. C'est un état où l'on peut gagner beaucoup de gloire , mais où l'on finit par se ruiner.

*Signé* IBARRA.

## AVIS AU LECTEUR.

---

Ce Précis Historique a été composé avant la révolution, ainsi que l'Épître au Grand-Inquisiteur. Ni l'un, ni l'autre ne purent paraître alors en France, et l'un et l'autre, même, ayant été imprimés à Bouillon, en très-petit nombre, furent saisis, à leur entrée à Paris, par la chambre syndicale; ce qui prouve le mauvais esprit de ce temps-là, et le bon esprit de l'auteur.

PRÉCIS HISTORIQUE

DES FORMES JUDICIAIRES

# ÉPÎTRE

AU GRAND-INQUISITEUR,

PRÉCÉDÉE

## D'UN PRÉCIS

SUR LES FORMES JUDICIAIRES

DE L'INQUISITION.

---

J'ai aboli ce Tribunal, contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient ; les prêtres doivent guider les consciences , mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieure et corporelle sur les citoyens. *Tiré d'un discours de L'EMPEREUR, prononcé le 15 décembre 1808.*

---

ÉPIÎTRE

AU GRAND JUGE

DE LA COUR DE CAEN

D'UN PARRICIDE

PAR LES JURÉS JUDICIAIRES

DE LA COUR DE CAEN

---

Il est de l'honneur de la Cour de Caen, de voir que les jurés judiciaires ont été appelés à rendre un verdict sur un crime si odieux, et que leur verdict a été rendu avec une telle sagesse et une telle justice, qu'ils ont déclaré l'innocence de l'accusé. Ce verdict est une preuve de la sagesse et de la justice des jurés judiciaires, et de la confiance que le public a en eux. Ce verdict est une preuve de la confiance que le public a en eux, et de la confiance que le public a en eux.

---

# PRÉCIS HISTORIQUE

## SUR LES FORMES JUDICIAIRES

### DE L'INQUISITION.

---

QUEL homme a lu avec un peu d'attention l'Histoire des guerres, soit religieuses, soit profanes, et ne se souvient pas avec terreur des maux que l'intolérance a faits au monde? Les cheveux se dressent sur ma tête, quand je songe qu'à Laval, un seul jour vit brûler *quatre cents* Albigeois; qu'à Séville, en vertu de divers édits du roi d'Espagne et des inquisiteurs-généraux et particuliers établis en ce royaume, il y eut d'abord, en fort peu de temps, environ *deux mille* hérétiques brûlés, et plus de *quatre mille* depuis l'an 1482 jusqu'à 1520; que plusieurs autres milliers furent condamnés à une prison perpétuelle, ou à des peines de différens genres; qu'il y eut une si grande émigration, que l'on comptait dans la ville *cing mille* maisons vides; qu'en tout, il y eut plus de cent mille hérétiques mis à mort, ou punis de quelqu'autre manière, ou qui s'expatrièrent pour éviter les châtimens.

Je frémis d'horreur et d'indignation, quand je me rappelle qu'à la sollicitation du frère de Torrechremata, grand inquisiteur en Espagne, le roi Ferdinand V, surnommé *le Catholique*, bannit de son royaume tous les Juifs qui y étaient; qu'en vertu de ses ordres, il sortit de la Catalogne, du royaume d'Arragon, de celui de Valence et des autres pays soumis à sa domination, environ un million de Juifs, qui, plus malheureux qu'ils ne l'avaient été sous Vespasien et Titus, périrent presque tous misérablement, de faim, de douleur ou de fatigue. O mon Dieu! je ne suis ni assez malheureux, ni assez fou, pour douter de votre existence. Je vous crois, vous aime et vous adore autant que je le puis: toutefois, me sera-t-il permis de vous demander où étaient votre bonté, votre justice, quand vous avez souffert que le même Torrechremata, pendant les *quatorze* années qu'a duré son règne, ait fait le procès à plus de cent mille personnes, et en ait fait brûler six mille, le tout en votre saint nom? Où reposaient, ô! mon Dieu! où dormaient vos foudres, lorsqu'en s'établissant à Tolède, l'Inquisition, dans le court espace de deux ans, condamna aux flammes cinquante-deux hérétiques obstinés, et en fit condamner deux cent vingt par



contumace ; lorsqu'établie dans le Crémasque , dans le Milanais , en Portugal , et dans plusieurs autres villes et royaumes , cette même Inquisition en fit plus ou moins périr , et plus ou moins condamner au bannissement et à la prison perpétuelle ? Où étiez - vous , enfin , ô mon Dieu ! vous-même , où reposiez-vous , lorsque , dans ma patrie , l'intolérance , mère de l'Inquisition , et non moins cruelle que sa fille , fit couler des fleuves de sang , et nous coûta le meilleur de nos rois , un roi que vous nous aviez donné dans votre clémence ?

Parlerai - je du malheureux Caculla , prédicateur de Charles-Quint , brûlé vif , et du testament de ce prince , aussi condamné aux flammes ; de l'expulsion des Maures par les Espagnols ; du massacre des habitans de Merendol et de Cabrières ; du bain chaud où le fils infortuné de Philippe II rendit la vie , par ordre de son père ; du bûcher où le bon curé Grandier perdit le jour ; du supplice de l'honnête conseiller Dubourg , et des mille hérétiques qu'il protégeait ; des neuf guerres civiles nées des abominables persécutions qui , pendant plusieurs siècles , agitèrent le royaume , et de la nuit affreuse de la Saint - Barthélemy , digne dénouement de ces pieuses et longues tragédies ? Non ,

non, tirons le rideau sur toutes ces horreurs : des plumes plus exercées et plus habiles que la mienne nous les ont déjà offertes en caractères ineffaçables. Lorsqu'on traite les mêmes matières que Pelisson, Locke, Baile et Voltaire, il faut se taire, ou avoir l'éloquence de ces grands hommes. Je me tais donc : d'ailleurs, grâce au progrès de la philosophie et des lumières, l'intolérance est devenue burlesque, et le fanatisme ridicule. Ce qui jadis nous eût fait trembler, aujourd'hui nous ferait rire, à force de nous paraître injuste; et mes lecteurs, suppléant par leurs réflexions à ce que je pourrais dire, me feront peu regretter de n'avoir rien dit.

Pour faire haïr l'Inquisition autant qu'elle le mérite, je vais seulement, avec toute la brièveté possible, donner une idée de la police intérieure de ce tribunal et de son code criminel. Tout le monde connaît les faits que je viens de citer; moins de personnes sont instruites de ce qui suit. Voici d'abord une énumération rapide des crimes soumis à la juridiction du Saint-Office.

Tout hérétique, en général, est soumis à l'animadversion du Saint-Office; mais il y a certains genres de crimes qui ne sont pas hérésie,

proprement dite , et qui rendent cependant celui qui en est coupable , justiciable de l'Inquisition.

1°. Les blasphémateurs qui , dans leurs blasphèmes , disent des choses contraires à la foi chrétienne , doivent être regardés comme des hérétiques ; et comme tels , ils sont soumis au jugement des inquisiteurs , et punis des peines de droit. Par exemple , celui qui a dit : La saison est si vilaine , que Dieu même ne pourrait nous donner du beau temps , pèche , en matière de foi , contre le premier article du symbole ;

2°. Les sorciers et les devins sont justiciables du Saint-Office , lorsque , dans leurs sortilèges , ils font des choses qui sentent l'hérésie , comme de rebaptiser un enfant et d'encenser une tête de mort , etc. ;

3°. Ceux qui invoquent les démons , en traçant des figures magiques , en plaçant un enfant au milieu d'un cercle , en se servant d'une épée , d'une couche , d'un miroir , etc. ; en général , on peut reconnaître assez facilement ceux qui invoquent les démons , à leurs regards farouches , et à un air terrible que leur donnent les entretiens fréquens qu'ils ont avec les diables. Tous ceux qui invoquent les démons de cette manière , sont sujets à la juridiction du Saint-Office , comme hérétiques , et doivent être punis comme tels.

Si cependant on ne demandait au diable que des choses qui sont de son métier, comme de tenter une femme du péché de luxure, pourvu qu'on n'emploie pas des termes d'adoration et de prière, mais de commandement, il y a des auteurs qui pensent qu'en ce cas, on ne se rend pas coupable d'hérésie; mais si, en invoquant le diable, pour rendre une femme sensible à l'amour, le *faiseur* de sortilège dit: Je te prie, je te conjure, je te demande, etc., l'hérésie est manifeste, parce que ces paroles de prières supposent et renferment l'adoration;

4°. Les chimistes et les alchimistes, qui n'ont pas de grands moyens, se ruinent communément dans leurs entreprises, et finissent ordinairement par invoquer les démons ou par faire la fausse monnaie. Ils sont aussi regardés comme hérétiques, et soumis à la juridiction du Saint-Office;

5°. Les Juifs et les infidèles: les premiers, lorsqu'ils pèchent contre leur croyance, dans les articles de leur foi, qui sont les mêmes chez eux et chez nous. Quant aux infidèles, l'église et le pape, et par conséquent l'inquisiteur, juge délégué par le souverain pontife, peuvent aussi les punir lorsqu'ils pèchent contre la loi de nature, la seule qui leur reste, et même lorsqu'ils

adorent les idoles. Jésus-Christ a donné au pape son pouvoir de paître ses brebis, et les infidèles sont les brebis de Dieu par la création. Donc, les infidèles doivent être soumis à la juridiction du Saint-Office : c'est la décision des docteurs;

6°. Les excommuniés qui croupissent dans l'excommunication pendant une année entière; ce qui ne doit pas seulement s'entendre de ceux qui ont été excommuniés pour cause d'hérésie, ou comme auteurs des hérétiques, mais des excommuniés pour quelque cause que se soit;

7°. Les chrétiens apostats qui se font juifs ou mahométans, quand même ils apostasieraient, par la crainte de la mort et des supplices, sans avoir aucun levain d'hérésie dans le cœur, sont hérétiques aux yeux de l'église, qui les juge par les actes extérieurs;

8°. Les auteurs des hérétiques, c'est-à-dire, tous ceux qui empêchent les emprisonnemens et les punitions des hérétiques; les seigneurs temporels et les magistrats qui, requis par les inquisiteurs, ne font pas emprisonner les hérétiques, ou ne les punissent pas assez promptement, après qu'on les a abandonnés à la justice séculière; et enfin tous ceux qui empêchent, directement ou indirectement, l'exécution des lois contre les hérétiques. On peut soupçonner d'être

fauteurs d'hérétiques , ceux qui les visitent et qui leur donnent à manger ; ceux qui font mauvaise mine à MM. les inquisiteurs, et qui les regardent de travers : un homme habile distinguera cela sans peine à leurs yeux et à leur nez, etc. . . . Toutes ces personnes , de quelque état , de quelque condition qu'elles soient , sont soumises à la juridiction du Saint-Office.

Condamner les gens au bannissement , à l'emprisonnement , aux flammes , sur la seule inspection de leurs yeux et de leur nez , quelle atrocité burlesque ! Si , dans les pays malheureux où règnent des lois semblables , il n'était pas permis de mourir de peur , même sans être poltron , ne le serait-il pas d'expirer de rire ? Et qu'on ne croie pas que j'aie outré ou chargé les faits ! Les citations qu'on vient de lire sont traduites , presque littéralement , du Directoire des inquisiteurs , ouvrage latin , composé , vers l'an 1558 , par Nicolas Aimeric , grand-inquisiteur dans le royaume d'Arragon ; ouvrage autorisé par les approbations que lui ont données les souverains pontifes , toutes les Inquisitions du monde chrétien , et tous les écrivains qui ont travaillé depuis pour l'instruction des inquisiteurs ; ouvrage , enfin , qui sert de règle de conduite et de code criminel dans tous les pays où

l'Inquisition est établie. On a vu quels crimes sont du ressort de cette dernière ; on va voir comment elle procède au jugement et au supplice des criminels : toutes mes citations sont prises du même ouvrage.

« En matière d'hérésie , on procédera tout uniment , sans les criaileries des avocats , et sans tant de solennités dans les jugemens ; c'est-à-dire , qu'on rendra la procédure la plus courte qu'il sera possible , en en retranchant les délais inutiles ; en travaillant à instruire la cause , même dans les jours où les autres juges suspendent leurs travaux ; en rejetant tout appel , qui ne sert qu'à éloigner le jugement , et en n'admettant pas une multitude inutile de témoins , etc. Bien entendu qu'on n'omettra point les précautions nécessaires pour s'assurer de la vérité , et qu'on ne refusera pas à l'accusé les défenses légitimes.

» Il y a trois manières de commencer le procès en matière d'hérésie : l'accusation , la dénonciation , et l'inquisition.

» Le procès est intenté par accusation , lorsqu'un délateur s'offre à prouver ce qu'il avance , en se soumettant à la peine du talion , s'il ne le prouve pas. L'Inquisition doit suivre rarement cette manière de procéder : 1<sup>o</sup>. parce que